

## Les valeurs refuges

Nicolas Lévesque

---

Number 208, May–June 2006

Critique de la critique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17835ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Lévesque, N. (2006). Les valeurs refuges. *Spirale*, (208), 18–18.

# LES VALEURS REFUGES

**1.** Une revue qui réfléchit sur elle-même, sur ce qu'elle fait, voilà une pincée de sagesse — dans la mesure où, bien sûr, l'introspection s'ouvre sur l'infini, sur le projet absolument fou, inatteignable, de la critique, au même titre que gouverner, éduquer et analyser sont des tâches impossibles. Si l'on peut se représenter la critique comme une sorte de pont entre un lecteur (ou auditeur ou spectateur) et une œuvre, on la voit alors s'associer d'emblée à la notion d'une distance qui sépare de l'autre rive, la rive de l'autre. Plaisent en général les comptes rendus qui créent l'impression chez le lecteur d'une proximité avec l'œuvre commentée, cette étrangère qu'on demande secrètement au critique de nous présenter sous des traits familiers, de nous la rendre reconnaissable, rassurante, classée. Au suivant ! Dans le pire des scénarios, le lecteur-auditeur-spectateur gobe une multitude d'articles, il consomme de la « culture ».

La critique offre parfois le triste spectacle de la Raison, de la Logique, de la machine à penser : références, comparaisons, classements, tendances, courants, déjà-vu. C'est l'obsessionnel qui tente de maîtriser et de contrôler l'hystérique. Or, il importe que l'œuvre échappe au jugement, qu'elle puisse être à la fois un objet (d'art, de savoir) et une altérité irréductible. L'autre garde ici sa part d'ombre, d'opacité, sa singularité inconcevable et pourtant si réelle. La critique serait donc plutôt un pont en ruines, pour reprendre la métaphore, ou, à tout le moins, un pont inabouti, interminable. Le reste du voyage, le lecteur-auditeur-spectateur le fera à la nage, par lui-même, avec comme seul guide son baluchon personnel, son bagage intérieur. Au besoin de comprendre, de juger, de mettre en ordre, de re-connaître ou, si l'on veut, au besoin de sécurité, succède le désir d'explorer, d'aller à la rencontre de l'inconnu, de l'étranger, de la surprise, de l'inédit. La responsabilité du critique est de mettre l'œuvre en relation, d'une part, avec l'héritage symbolique et, d'autre part, avec la nuit. Le souci de l'autre et le souci du lointain vont de pair. Voilà une éthique de la critique.

**2.** L'intellectuel (autre nom du critique) ne limite pas le champ de son regard aux œuvres. L'objet de son analyse se trouve parfois en lui-même ou dans le monde qui l'entoure. Il peut s'engager, par exemple, dans les enjeux de l'espace collectif, où il intervient, un peu comme le psychanalyste qui sent la nécessité d'intervenir, de faire une incision dans la parole, de faire dérailler le train du discours sur d'autres voies, oubliées, condamnées. L'intellectuel a une responsabilité du dehors, il ne peut se passer d'une politique étrangère. Il doit trouver le moyen de participer à ce qui s'appelle l'actualité, c'est-à-dire de changer le monde en l'habitant, en l'infiltrant, en lui parlant, plein d'empathie pour ses symptômes, même les plus graves. Par ailleurs, il possède également une politique intérieure, portée par un autre rapport au temps et à l'espace, engagée dans l'introspection, les

mondes internes, les univers singuliers qui poussent, irrépressibles comme des fleurs de montagne, peu importe le milieu ambiant, nourries par une urgence inconditionnelle d'exister, de voir le soleil.

Ces deux responsabilités, du dehors et du dedans, de l'autre et du moi, se réunissent tantôt dans le même style, tantôt sous différentes plumes. Le style de la critique doit résister au fantasme d'une essence, d'un modèle à reproduire, d'une homogénéisation, il gagne à rester pluriel, différent, unique — à l'image du dehors, du dedans, de l'autre et du moi.

**3.** Il arrive que le couple stéréotypé du critique et du créateur se polarise au sein d'un clivage imperméable qui oppose celui qui commente et celui qui crée, c'est-à-dire aussi le général et le singulier. D'un côté, le critique résiste alors à l'idée de laisser un vent de création et de singularité venir bouleverser son château de cartes rationnel, de l'autre côté, le créateur résiste à la possibilité que son œuvre entre en résonance avec l'histoire de sa discipline, de sa collectivité, avec un héritage culturel, ce qui signifie qu'il n'est pas le seul maître de sa création. Dans ce cas, le critique porte le chapeau du trouble-fête, celui qui dégonfle le fantasme de l'auto-engendrement.

Par-delà les différences manifestes entre le critique et le créateur, il convient de se rappeler que toute écriture (ou tout geste artistique) est, dans sa structure, à la fois unique et générale, privée et publique, inédite et héritière. Le jeu des citations (l'abondance ou l'absence des références) est une mise en scène théâtrale, une façon de présenter, de se présenter. Il s'agit peut-être d'un rapport à la dette, comme l'expression « compte rendu » le laisse entendre... N'est-il pas d'ailleurs intéressant de se demander pourquoi le critique préfère inconsciemment s'identifier à celui qui vient en second, celui qui laisse à l'autre le privilège de l'origine, le soin de faire les premiers pas ? Aime-t-il mieux être séduit que séduire ? Pourquoi se sentir plus attiré par la salle que par la scène, davantage par l'ombre que par la lumière ? C'est à sa propre nuit et à sa propre histoire que le critique a affaire, au bout du compte.

**4.** Apprécier, évaluer, estimer la valeur d'une œuvre, porter un jugement sur elle, s'en faire telle idée ou opinion : on a bien raison de se méfier de la critique et encore davantage du critique. Le jugement est chose humaine, motivé inconsciemment par les vestiges de l'histoire personnelle et de l'Histoire collective. Mais comment s'en passer ? Et surtout : pourquoi vouloir s'en passer ? Car tout se passe comme si l'on rêvait de faire l'économie de tout intermédiaire, mû par le fantasme de retourner dans le ventre maternel d'un système de valeurs absolu qui dicterait l'ordre et la valeur des choses. D'ordinaire, l'écriture critique n'est pas populaire, elle provoque des résistances, de la distance, peu de sympathie, parce qu'elle

rappelle l'impossibilité de faire fi de l'interprétation, des interprètes — la vie est une langue étrangère, traduisible et intraduisible.

Le désir d'éliminer le tiers (ou de tirer sur le messager) s'observe autant dans la quête verticale de lois naturelles, numériques ou divines que dans le relativisme ambiant (« C'est ton opinion... », « C'est relatif... », « Ils sont tous pareils... »). La logique est simple et binaire : soit une valeur transcendante, soit aucune valeur. Il y a, à la base de l'humain, le projet de se passer de l'humain.

De nos jours, les diktats des lois du marché, des sondages, des statistiques, des cotes d'écoute, de la visibilité, du nombre d'exemplaires vendus nous donnent l'impression d'être gouverné par des numéros, des machines, de l'anonyme, de l'inhumain, quelque chose au-delà de l'homme, prétendument hors de lui, qui vient lui donner un sens, des limites, une structure hiérarchique, un roulement. Combien de siècles avant que nous consentions au grand risque, aussi périlleux qu'incontournable, c'est-à-dire le risque de mettre le pouvoir entre mains humaines, là où, découvririons-nous, il a toujours été ?

L'importance de la critique ne se révèle qu'au regard qui découvre la dimension radicalement politique de l'humain.

**5.** *Il est arrivé quelque chose pendant les nouvelles. Au milieu d'une chronique financière, qui suivait un reportage sur la transformation des églises en condominiums, une phrase a jailli du verbiage, jusque dans mon oreille interne, saisie par le potentiel poétique du langage de la bourse : « L'or est une valeur refuge. » Enfin un mot pour le dire, ai-je pensé : nous vivons à l'époque des valeurs refuges (l'argent, le corps, les objets), ces repères de secours sur lesquels nous pouvons prendre appui, en ces temps de deuil, de transition vers l'imprévisible, d'attente d'un autre récit.*

**6.** Dans les coulisses de l'étude de la valeur intellectuelle, esthétique, voire morale, d'une œuvre ou d'une action, se joue, sur l'autre scène, un rapport à l'autre, une sorte d'expérience transférentielle : projection, idéalisation, identification, révolte, soumission, séduction, emprise, jalousie, culpabilité, dépendance, etc. Étant donné que l'inconscient est toujours de la partie, que nous répétons tous certaines dynamiques relationnelles, que faire sinon plonger en soi — dans son histoire et dans son Histoire — et y prendre la mesure (toujours imparfaite) de ce que l'on fait porter aux autres et qui nous appartient. Le jugement n'est que le portevoy de la foule libidinale qui habite chacun de nous.

La critique est un art de l'hospitalité qui met à l'épreuve le narcissisme ; c'est le défi de prendre sa place tout en donnant la place à l'autre ; c'est savoir aimer.

Nicolas Lévesque